

L'État actuel de la Question de Glozel

Le nom de Glozel, inconnu il y a deux ans, est aujourd'hui sur toutes les bouches. Une question qui aurait dû rester purement scientifique, a été portée devant le grand public et agitée dans la presse quotidienne ; elle a provoqué des débats passionnés et des polémiques souvent discourtoises. Peut-être sera-t-il opportun de fixer l'état actuel de cette controverse désormais fameuse, en évitant les personnalités, dont n'a que trop abusé.

Faut-il rappeler ici les découvertes qui ont rendu brusquement célèbre un pauvre hameau de quatre maisons, perdu dans les montagnes de l'Allier ? Le 1^{er} Mars 1924, un cultivateur, le jeune Émile Fradin, mit au jour dans son champ une fosse maçonnée, dont les parois étaient vitrifiées par une chaleur intense et qui fut malheureusement détruite. On la prit d'abord pour une tombe, mais son aspect et les débris de creusets qui y ont été recueillis, ont permis, depuis, d'y reconnaître un four de verrier, d'une date récente (1). Autour d'elle, l'année suivante, le terrain se montra merveilleusement fertile en découvertes d'objets néolithiques, hâches polies, céramique, silex taillés, os travaillés, parmi lesquels on reconnut avec surprise des briques ou tablettes de terre cuite, portant des signes alphabétiques. En 1926, deux « tombes » ovales, comme la première, furent encore mises au jour : celles-ci n'offraient aucune trace de l'industrie du verre, mais étaient farcies de produits caractéristiques de l'âge de la pierre. Le nombre des objets qui sont venus enrichir les collections des Fradin à Glozel et du Dr Morlet à Vichy, ne cesse de s'accroître. Il s'élèverait aujourd'hui à quinze cents, ce qui est beaucoup.

Longtemps, l'authenticité des trouvailles fut assez généralement admise. Les voix isolées qui protestaient ne réussissaient guère à se faire entendre. Des savants considérés, archéologues et géologues, n'affirmaient-ils pas avoir vu tirer ces antiquités d'un sol encore vierge ? Cependant, dès que des hommes compé-

(1) Dans une communication faite à l'Académie des Sciences le 24 octobre, après la rédaction de cette note, M. Charles Depéret a exprimé l'opinion que cette fosse aurait servi à l'incinération des morts. Mais ceci ne paraît pas pouvoir s'accorder avec la trouvaille qu'on y a faite, d'un reste de creuset contenant une pâte vitreuse.

tents se mirent à les étudier, des doutes surgirent dans leur esprit. Des objets disparates étaient ici rassemblés qui semblaient appartenir à des âges différents ou ne rentraient dans aucune série connue. Cette découverte révolutionnaire, si elle était authentique, renversait tout ce que les recherches de la préhistoire avaient laborieusement construit. Il suffira d'indiquer ici quelques uns de ces résultats sensationnels, sans entrer dans des détails techniques.

On admettait que le renne avait disparu en Gaule après l'époque magdalénienne, à la fin de la période paléolithique. Des dessins de renne sur les galets de Glozel montreraient que ce cervidé vivait encore sous notre climat, devenu tempéré, des milliers d'années plus tard en pleine période néolithique.

On croyait que l'art de cuire les briques avait été introduit en Gaule pendant la période historique — en Belgique il ne le fut que par les Romains. De solides briques plates, assez dures parfois pour être difficilement rayées par l'ongle, prouveraient que les néolithiques de Glozel connaissaient ce procédé de cuisson des milliers d'années auparavant.

On enseignait que l'écriture s'était lentement perfectionnée chez les peuples de l'ancien Orient. Après les hiéroglyphes des Égyptiens, après les cunéiformes des Babyloniens, les Phéniciens avaient imaginé leur alphabet de vingt-deux lettres, source de tous les nôtres. Au contraire, les tablettes de Glozel prouveraient qu'une écriture alphabétique était courante en Occident dès l'âge de la pierre. C'est ici que les Phéniciens auraient trouvé le modèle qu'ils auraient imité en le simplifiant. Ainsi se dissiperait tout à coup le « mirage oriental ».

N'insistons pas sur d'autres conclusions hardies qu'a pu suggérer aux spécialistes ou aux profanes l'examen des antiquités de Glozel ⁽¹⁾. Celles-ci obligeraient à réformer toute la chronologie de la préhistoire. L'on comprend qu'un des « glozéliens » les plus convaincus ait proclamé que cette trouvaille était « la plus grande découverte archéologique du siècle ».

Mais pour admettre un pareil bouleversement de tout ce qui paraissait acquis et solidement établi sur des constatations précises et multiples, il faudrait que les fouilles eussent été conduites de telle façon que toute possibilité de fraude ou d'erreur

(1) On trouvera exposées les conséquences que l'on en pourrait tirer, notamment dans une série d'articles de M. Van Genep et du Dr Morlet lui-même, parus depuis deux ans dans le *Mercur de France*. Voir aussi dans notre revue même, *TOURNEUR*, t. V, 1926, p. 795 et ss.

fût exclue. Or, il n'en est pas ainsi. De l'aveu de tous, le champ de Fradin a été creusé de trous un peu au hasard, sans suite et sans méthode ; l'immense majorité des objets a été exhumée de la glaise — ou du moins est censée l'avoir été — sans que fût présent aucun témoin autorisé, et le terrain des fouilles, situé dans un recoin d'une vallée écartée, a été laissé pendant des mois sans surveillance. Ainsi, la supposition d'une supercherie ne pouvait être écartée à priori, et les esprits pondérés réclamaient, pour se laisser convaincre, des recherches exhaustives, pratiquées sous le contrôle permanent d'archéologues qui fussent au-dessus de tout soupçon.

Des préhistoriens notoires, comme le C^{te} Bégouen et M. Vayson de Pradenne, avaient déjà manifesté publiquement leur scepticisme, un historien éminent, M. Camille Jullian, avait contesté et la date proposée et l'authenticité d'une bonne partie de la trouvaille, lorsque M. René Dussaud fit à l'Académie des Inscriptions, le 16 Septembre dernier, une communication qui, bien que — ou peut-être parce que — présentée en séance secrète, eut immédiatement un grand retentissement. Elle parut concluante à tous les membres présents, ou presque. M. Dussaud vient d'en publier la partie essentielle, en l'étayant de preuves nouvelles ⁽¹⁾, et les arguments d'un savant qui connaît mieux que personne en France l'histoire des alphabets sémitiques, ne sembleront certes pas négligeables.

M. Dussaud s'abstient d'examiner jusqu'à quel point l'on peut admettre l'authenticité des silex taillés, galets gravés, os travaillés, terres cuites modelées. Il laisse ce soin aux préhistoriens ⁽²⁾. Il se borne à montrer que la manière dont les fouilles ont été conduites ne donne aucune garantie sérieuse contre un « truquage » possible du terrain. Il a ajouté toutefois à ce que l'on savait déjà une indication assez troublante. Lors de la découverte de la seconde des deux tombes explorées en 1927, M. Espérandieu attesta que la fouille avait été exécutée correctement, et le témoignage d'un homme dont la loyauté comme l'érudition, sont incontestables, parut avoir un grand

⁽¹⁾ Dussaud, *Autour des Inscriptions de Glozel*, Paris, Colin, 1927, 56 pp.

⁽²⁾ Elle vient d'être encore contestée dans une brochure intéressante du C^{te} Bégouen (*Quelques réflexions sur Glozel*, Toulouse, Bonnet, 1927) et dans un article, fortement documenté de M. Vayson de Pradenne, *La Chronologie de Glozel*, dans le *Bulletin de la Société préhistorique*, n° 9, septembre 1927.

poids. Mais on nous laissa ignorer et nous apprenons aujourd'hui que trois savants, un belge, un français et un suédois, qui assistaient aussi à ces excavations, partirent de leur côté convaincus du contraire.

La démonstration de M. Dussaud s'applique surtout à ce qui est en même temps, à Glozel, le plus essentiel et le plus étonnant, la prétendue écriture néolithique. Les publications du Dr Morlet permettent de suivre les progrès de son information. Ainsi, il utilisa d'abord le fameux mémoire d'E. de Rougé, *Sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien* (1874). Au commencement de 1926, il mit à profit la grande histoire de Maspero et les *Civilisations préhelléniques* de M. Dussaud lui-même, et enfin, à la fin de 1926, il consulta le livre de Contenau sur la *Civilisation phénicienne*, qui lui révéla les découvertes épigraphiques faites par M. Montet à Byblos en 1923.

« M. le Dr Morlet s'est donc documenté avec un zèle méritoire sur l'histoire de l'alphabet ; mais ses connaissances semblent s'être répandues autour de lui, puisque, à son insu, l'écriture des Glozéliens a suivi, pour se révéler à nous, la même progression que son érudition ».

A la fin de 1925, on possédait vingt-et-une tablettes couvertes de caractères, sans compter ceux qui ornaient les ustensiles et galets. Parmi ces caractères, on retrouvait sur quatre-vingt-un signes ⁽¹⁾ les vingt-deux lettres de l'alphabet phénicien, mais, phénomène inexplicable, ces vingt-deux lettres étaient celles du sarcophage d'Eshmounazar, rapporté par le duc de Luynes au Louvre. Datant du ^{ve} siècle avant notre ère, ce sarcophage nous offre les caractères du phénicien le plus récent, précisément celui qu'utilise E. de Rougé dans son mémoire et qui est reproduit un peu partout. L'observation en fut faite immédiatement au Dr Morlet. Alors, au commencement de 1926, apparurent neuf nouvelles tablettes. Celles-ci contenaient certaines lettres plus anciennes, empruntées à la stèle du roi Méša, étudiée par Clermont-Ganneau, et qui remonte à 842 av. J.-C.

Mais on ignorait encore aux environs de Vichy la découverte de Byblos, qui avait révélé un alphabet phénicien archaïque, celui du sarcophage d'Ahiram, remontant au ^{xiii} siècle av. J.-C. On a soutenu depuis que les lettres de ce sarcophage étaient encore plus voisines des signes glozéliens que les lettres d'Eshmounazar, mais ceci est formellement contredit par les tableaux comparatifs publiés par le Dr Morlet lui-même. Or, si un em-

(1) Depuis, leur nombre s'est élevé jusqu'à cent et quelques.

prunt avait été fait aux néolithiques de la Gaule par les Phéniciens, la ressemblance devrait évidemment se manifester surtout dans le plus ancien alphabet de ceux-ci. Les tablettes, conclut M. Dussaud, « ont été fabriquées pour les besoins de la cause avec une méconnaissance complète de la paléographie phénicienne ».

Un des arguments opposés aux sceptiques par les défenseurs de Glozel, est la ressemblance des signes gravés sur les terres cuites avec une inscription énigmatique de quelques lettres trouvée à Alvao en Portugal non loin d'un dolmen. Mais, merveilleuse coïncidence, dès que le Dr Morlet connut par la revue *Portugalia* l'alphabet ibérique, on vit s'introduire ces lettres ibériques dans les tablettes de Glozel.

Pour que l'écriture glozélienne fût reconnue sans conteste comme la source première de l'alphabet, il importait que sa haute antiquité fût établie d'une manière irréfutable. C'est à quoi veilla une main secourable, en amenant la découverte, au moment opportun, d'un galet portant gravée au trait l'image d'un renne avec trois signes d'écriture déjà connus ⁽¹⁾.

Il y a un point scabreux qu'indique en terminant M. Dussaud, sans y insister : c'est l'abondance à Glozel de représentations, phalliques et autres, qui seraient d'une singulière obscénité, si elles n'étaient surtout grotesques ⁽²⁾. L'imagination dérégulée de quelque mythomane égrillard semble s'être donné ici libre carrière. La collection comprend même un prépuce de terre cuite, qui tend sans doute à prouver que les glozéliens pratiquaient déjà la circoncision.

Tels sont les principaux points traités par M. Dussaud. En le lisant, on se sent convaincu par la précision des preuves et la force logique du raisonnement. La démonstration qu'il donne de la fausseté de l'écriture des fameuses tablettes, semble irréfuta-

⁽¹⁾ M. Vayson de Pradennes, *l. cit.* (p. 17 ss. du tirage à part), qui a cherché les sources d'inspiration des trouvailles, affirme que le renne a été copié dans le livre de Brehm (*Les Mammifères*, p. 478) et que les trois signes STX l'ont été dans un article de M. Pérot de Moulins (1917). — M. Boule, le très distingué professeur au Muséum, qui a pu examiner de près la gravure du renne, conclut aussi à sa fausseté.

⁽²⁾ On pourra s'en faire une idée par les figures qui ornent un article très médical du Dr Morlet dans le n° du 15 décembre du *Mercur de France*.

ble. « La plus grande découverte du siècle » n'en serait-elle que la plus grande mystification ? Parviendra-t-on, tout en sacrifiant « l'alphabet néolithique » à prouver l'antiquité plus ou moins reculée d'une partie des objets mis au jour ? La parole est aux Glozéliens. Mais certains d'entre eux sont animés d'une foi mystique en une nouvelle Révélation, et ce serait probablement peine perdue que d'essayer de leur prouver même une erreur partielle. Toute la religion des Mormons repose sur la prétendue découverte par Joseph Smith, en 1823, de plaques d'or portant une écriture inconnue, dont la fausseté est depuis longtemps démontrée, pour tout autre que pour un Mormon.

F. CUMONT.

Hadewych - Bloemardinne

Le P. Jos. van Mierlo, junior, vient de consacrer, sous le titre : *Hadewijchiana*, dans les *Verslagen en mededeelingen der Kon. Vlaamsche Academie* (Gent, 1927, bl. 195-225 ; 425-466) quatre études à la poétesse brabançonne Hadewych et à tout ce qui se rattache à sa mystérieuse personnalité (prénom Heilwijch, noms de famille se terminant en *inne*, l'hérétique Bloemardinne, crédibilité de Pomerius).

Nous croyons que ces notices seront discutées ; quelques-unes même prêtant le flanc à de très sérieuses critiques. Nous ne signalerons ici que celle qui traite de la véracité de l'hagiographe Pomerius et de l'identité qu'on peut établir, en se fondant sur son témoignage, entre la poétesse Hadewych et la soi-disant hérésiarque Bloemardinne.

Le P. v. Mierlo n'accepte pas cette identité, voici pourquoi (p. 197-198) : 1) Ruusbroec et Jan van Leeuw ont vénéré Hadewych et apprécié ses idées (*leerihg*) ; donc, impossible de faire d'elle la même personne que Bloemardinne.

2) Pomerius a représenté celle-ci dans les milieux de Groenendael comme une hérétique ; il n'aurait jamais pu agir de même avec Hadewych *universellement* considérée celle-ci comme sainte ; donc, toute identification est erronée.

Si solide que paraisse ce raisonnement, sa base historique est néanmoins d'une extrême faiblesse, ou plutôt se présente sans garanties.

1) Ruusbroec ne fait nulle part l'éloge de la personne ou de la doctrine de Hadewych, mais il cite une seule fois au long ses vers (*Hadewych. Mengeldichten*, 25, p. 111) et c'est tout. Il